

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Albert MARET

Poème sidéral

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1919, tome 18, p. 44-45

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Poème sidéral

« Toute source de vie sur la terre vient du soleil. Il est le centre de toutes les énergies. Or, il se refroidit, c'est-à-dire que les énergies du système solaire vont se dégradant, et un moment viendra où ce sera le refroidissement total. » (Branly)

Trouant la transparence ardente des éthers
Le soleil a franchi le seuil de l'Univers.
Comme un vol de pollen autour du vent qui passe,
Les Mondes avec lui sont entrés dans l'espace,
Aspirant de leur Roi l'indicible clarté
Et déchirant d'éclairs la bleue immensité.

Particules de feu qu'enfanta la Lumière,
Ils retournent sans fin à leur source première,
Et vers le feu divin ils oscillent toujours
Comme un cœur inquiet revient à son amour.

La Chaleur est la Vie et le chemin des Mondes ;
Par elle tourne aux cieux l'harmonieuse ronde
Qu'elle ébranla jadis, surgissant de la Nuit ;
Son œil étincelant de sirène les suit,
Qui lance un appel fort plus qu'un regard de femme ;
Et l'Univers se berce au Rythme de la flamme.

Et les sphères, qui vont, croisant leurs cercles d'or
Silencieusement, comme un vol de condors ;
Qui mêlent dans l'azur autour de la Lumière
Leurs innombrables chœurs, lumineuse poussière
Pareille à nos désirs autour de la Beauté ;
Ces orbes, aux rayons du soleil emportés
— Moucherons engloutis par l'ardente hirondelle ;
Toute cette harmonie, ouvrant ses grandes ailes,
S'élançait dans l'azur, vers les cieux rapprochés,
Semant ses notes d'or autour du grand clocher.

Mais un autre désir a tressaillé la Terre ;
Plus que ce bercement morne parmi les sphères,
Plus qu'un rayonnement qui dans l'ombre se meurt,
Elle veut des regards épris de sa splendeur ;
Car vides sont les cieux, les morts n'ont point d'ivresse.
C'est pourquoi le Soleil, lui versant ses caresses,
Enfanta dans son sein la Vie et la Beauté ;
Et l'amour ici-bas mêla l'Humanité.

Mais un jour s'en ira le prince de la Flamme ;
Il est mordu déjà par des taches infâmes
A son front refroidi. Comme un vautour hideux
Elle se creuse, avec de l'ombre, dans ses feux,
Le terrier de la mort. Et viendront les ténèbres
Eteindre lentement de leurs glaces funèbres
Jusqu'au cœur du Soleil. Alors, ayant versé
Son amour dans l'espace en suprême baiser
Et jetant sa chaleur au bercement des astres,
Le Froid le glacera pour l'immense désastre,
Alors cet univers entier s'écroulera.
Et quand des mondes morts l'essaim replongera
Dans l'horreur du néant, derrière les espaces ;
Quand ils auront brisé les chaînes qui les lassent,
Qu'ils bondiront dans un immense branle-bas,
Projetés par leurs chocs si loin qu'on ne sait pas,
Au-delà de nos cieux, vers d'impossibles havres ;
Et lorsque roulera la Terre son cadavre
Morne et blême à travers les ténèbres sans fin ;
Que seule restera, squelette souverain,
Sous l'humus arraché la forme minérale ;
Alors, disparaissant de cette bacchanale,
Les hommes s'étendront dans le dormir de fer ;
La Beauté s'enfuira bien loin de l'Univers ;
Et le suprême froid, figeant d'un gel immense
Du firmament d'azur l'auguste transparence,
Passera lentement sur la Terre qui dort,
Triste, et fera craquer la poussière des morts.

Albert MARET, Phys.